

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 18 (1885)

Buchbesprechung: Philosophie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

établir ce que Jésus pensait de lui-même et quelle avait été la pensée inspiratrice de sa prédication. La tentative de M. Meyer est donc justifiée, le but de ses efforts a été atteint. L. F.

PHILOSOPHIE

HENRI LECOULTRE. — ESSAI SUR LA PSYCHOLOGIE DES ACTIONS HUMAINES, D'APRÈS LES SYSTÈMES D'ARISTOTE ET DE SAINT THOMAS D'AQUIN¹.

Il n'y a pas beaucoup d'hommes, parmi les théologiens et les philosophes protestants, qui aient étudié avec autant de soin que M. Henri Lecoultre les doctrines religieuses et morales d'Aristote et Thomas d'Aquin. Il en faisait déjà l'objet spécial de ses travaux, plusieurs années avant que l'encyclique *Æterni patris* du 4 août 1879 eût donné à l'aristotélisme catholique une nouvelle actualité. Antérieurement même à la thèse académique dont M. Ph. Bridel a rendu compte aux lecteurs de cette Revue il y a six ans², je crois me rappeler une dissertation sur la morale d'Aristote, qui obtint, il y a fort longtemps, une distinction très honorable dans un concours de l'université de Genève.

C'est dire que, lorsque M. Lecoultre se prononce, après Luther, contre la combinaison de l'aristotélisme avec le christianisme, combinaison qui est l'essence de l'œuvre de Thomas d'Aquin, il le fait avec une compétence particulière. Mais c'est dire en même temps que, tout en repoussant l'aristotélisme au nom des principes chrétiens, il rend justice aux mérites du grand penseur grec et de son interprète catholique. Autrement, il n'aurait pas consacré à leur étude d'aussi persévérandts travaux. On verra qu'il sait même prendre la défense du docteur angélique, contre les écrivains qui ne veulent voir en lui qu'un serviteur de l'autorité religieuse, et lui refusent la qualité de philosophe. Le réformateur saxon aurait probablement trouvé M. Lecoultre bien modéré dans sa polémique contre l'aristotélisme et le thomisme, et lui aurait

¹ *Essai sur la psychologie des actions humaines, d'après les systèmes d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin*, par Henri Lecoultre. — Lausanne Georges Bridel, 1883.

² *La doctrine de Dieu d'après Aristote et saint Thomas d'Aquin*. 1877. (Voir Revue de théologie et de philosophie, 1879, pag. 201.)

reproché de s'en montrer l'admirateur presque autant que l'adversaire.

L'ouvrage qui se présente à nous sous le titre modeste d'Essai est une analyse très savante et très ample, où la sûreté du jugement s'allie à une minutieuse connaissance des textes. L'auteur comprend fort bien les doctrines, souvent subtiles, dont il rend compte, et sait mettre au premier plan ce qui est essentiel, au second ce qui n'est qu'accessoire. Sans avoir en cette matière une bien grande compétence je dirai que, dans ses discussions exégétiques avec d'autres commentateurs d'Aristote et de Thomas, M. Lecoultrmme me semble avoir généralement raison. S'il ne s'en était pas accusé lui-même, j'ajouterais que l'exposition n'est pas toujours à la hauteur de la compréhension, et que l'analyse y prédomine trop sur la synthèse. Dans le détail tout est clair. Les grandes lignes sont marquées aussi. Mais elles ne sont pas suffisamment creusées, et le lecteur pourrait courir le risque de les perdre de vue, si les thèses formulées à la fin du volume, et qu'on ne doit pas négliger de consulter, n'étaient pas là pour diriger le regard.

La conclusion de l'étude de M. Lecoultrmme, c'est que la psychologie aristotélicienne n'est pas conciliable avec la morale évangélique. Thomas, malgré la prodigieuse habileté qu'il a mise au service d'une conviction sincère, a fait une œuvre artificielle et manquée. Le christianisme doit chercher sa philosophie en lui-même, et non dans des systèmes étrangers.

Parmi les thèses péripatéticiennes que critique M. Lecoultrmme, j'en signalerai seulement une, qui est fort importante. D'après Aristote l'homme ne délibère jamais sur le but de son activité, mais seulement sur les moyens. Le but est posé par l'appétit et non par la raison. L'objet des délibérations de la raison pratique et de l'élection, c'est toujours la satisfaction de l'appétit. Si l'on prend cette thèse dans un sens absolu, on doit certainement donner raison à l'auteur, qui la trouve contradictoire à la morale chrétienne. La morale chrétienne enjoint d'aimer Dieu et d'aimer le prochain. Elle suppose donc en l'homme la capacité de modifier ses propres sentiments et de choisir le but de son activité. Il faut aller plus loin. Cette thèse, prise dans un sens absolu, est la négation de toute morale. Une morale n'est autre chose qu'un ensemble de préceptes relatifs aux buts de la volonté. Quel sens peuvent avoir de pareils préceptes, si les buts s'imposent nécessairement à l'homme, en vertu de sa nature et de l'éducation qu'il a reçue? Le bien humain, pour Aristote, c'est ce que tout homme

désire ; la morale ne peut pas l'entendre ainsi ; elle enseigne que le bien, c'est ce que tout homme doit vouloir. La morale postule la liberté de la volonté elle-même, et ne peut pas se contenter de cette liberté en quelque sorte technique qu'affirme l'aristotélisme, et qui consiste dans la capacité de faire un choix entre divers moyens pour atteindre un but posé par l'appétit.

Il faut remarquer toutefois, et nous le faisons à la suite de M. Lecoultrre, qu'Aristote n'est pas toujours en parfait accord avec lui-même. Dans sa théorie de l'incontinence, par exemple, il lui arrive de dire que l'homme peut être entraîné par la passion à des actes contraires à sa volonté, ou d'affirmer dans la volonté elle-même des contradictions et des luttes. Si, au lieu d'aller au principe général, comme M. Lecoultrre le fait avec beaucoup de raison, on s'en tenait aux cas concrets, on serait tenté de considérer Aristote comme un partisan décidé de la liberté morale. A vrai dire, le but que, selon lui, l'homme poursuit nécessairement par un effet de sa nature, ce n'est qu'un but général. Or qu'est-ce qu'un but général ? Les buts de l'activité réelle ne sont-ils pas toujours particuliers ?

Si Aristote avait développé avec une parfaite rigueur logique la thèse que l'homme ne choisit pas le but de son activité, la morale aristotélicienne ne serait qu'une psychologie. L'idée de la liberté de la volonté fait la grande différence entre la morale et la psychologie. M. Lecoultrre ne voit peut-être pas assez clairement cette différence, et semble trop disposé à croire que ces deux sciences peuvent parler le même langage et considérer les choses du même point de vue. Il n'en est rien cependant. La psychologie est une science naturelle. Elle doit, comme ses sœurs, expliquer autant que possible le conséquent par l'antécédent, selon la méthode déterministe. On a sans doute le droit de demander qu'elle reconnaîsse les limites de ses explications et ne prétende pas avoir dit le dernier mot. Mais il ne faut pas exiger d'elle qu'elle établisse d'une manière positive la liberté morale, pas plus qu'il ne faut demander à la mécanique d'établir l'origine du mouvement. La morale envisage l'homme d'un tout autre point de vue. Elle n'explique pas. Elle commande. Son rôle n'est pas de montrer comment le présent sort du passé, mais de préparer un avenir meilleur. L'homme, pour elle, n'est pas un produit, mais un producteur. Kant pensait, avec raison ce nous semble, que le point de vue de la morale est le plus intime, le plus profond, que seul il nous fait voir l'âme humaine dans son essence. Mais ni Kant ni M. Secretan, que je sache, n'ont eu la prétention d'établir un

parfait accord entre la manière morale de considérer l'homme et la manière plus extérieure, plus phénoménale de la psychologie. La pensée moderne, n'en déplaise aux esprits systématiques, est à cent lieues d'en avoir fini avec le dualisme. Par conséquent, tout en pensant, avec M. Lecoultrre, que la philosophie du monde chrétien doit faire à l'idée de la liberté morale une place plus grande que la philosophie du monde païen, je ne saurais admettre que notre psychologie doive se façonner sur la prédication morale.

En terminant, et sans vouloir insister longuement sur une question fort difficile, comme le sont d'ailleurs presque toutes celles que soulève l'esprit vigoureux de M. Lecoultrre, je dirai qu'il me semble avoir été assez malheureux dans sa brève tentative de caractériser la morale évangélique par opposition à celle d'Aristote : « Le sacrifice de soi-même, toute la morale évangélique est contenue dans ce mot¹. » Pourquoi l'auteur ne dit-il pas : toute la morale bouddhique ? Que le sacrifice joue dans la morale chrétienne un rôle considérable, plus considérable que dans celle d'Aristote, cela est vrai, et cette différence est fort importante. Mais le sacrifice, au point de vue chrétien, n'est cependant qu'un moyen, jamais un but, et le moi que l'homme doit sacrifier ce n'est pas le vrai moi. A celui-là, au contraire, l'Evangile promet l'affranchissement, idée qui me paraît tout à fait conforme aux principes aristotéliciens.

ADRIEN NAVILLE.

REVUES

THEOLOGISCHE STUDIEN UND KRITIKEN

Première livraison. 1885.

Benrath : Anabaptistes dans les terres de Venise au milieu du XVI^e siècle. — *Meyer* : La liberté de choix et la responsabilité morale. — *Koffmane* : A propos des lettres et des propos de table de Luther. — Bulletin.

Seconde livraison.

Hering : Les œuvres de charité de la réformation allemande III. — *von Soden* : La 1^e ép. aux Thessaloniciens. — *Bertheau* : En quelle année naquit Bugenhagen ? — *Rösch* : L'entrevue d'Abraham et de Melchisédek. — Bulletin.

ZEITSCHRIFT FÜR KIRCHENGESCHICHTE

Tome VII, première livraison.

Erbes : L'âge des sépulcres et églises de Paul et Pierre à Rome. — *Wille* : L'article relatif à la religion de la paix de Kadan 1534. —

¹ Pag. 287.